

Prologue

Ce matin déjà chaud d'avril, la Seine en crue et en rage comptait aspirer Charly dans sa vase et faire de lui un grand fossile. Mais il progressait vers le fond, agrippé à sa corde, imperturbable, et la folie du courant glissait sur lui. Encore un effort et il toucherait le lit du fleuve, quelques centimètres de plus et ses mains deviendraient des yeux.

« Tu les béniras, ces années de brouillard liquide, mon gars. Elles te fabriquent un toucher de sorcier. Retrouver un flingue à l'aise dans des milliers de mètres cubes de fange furibarde, c'est beau. » Charly entendait encore son coéquipier épater le dernier bleu de la Fluviale. Il fit une pause pour lui laisser le temps de repérer ses bulles d'air. Au pilote, la tâche de guider le plongeur avec la corde, pour qu'il quadrille la zone dans un mouvement de pendule. On tâte la superficie d'une brassée, on se décale à droite, puis à gauche, et on recommence. Un job de fourmi, de fourmi aquatique et aveugle.

Pour le moment, on cherchait une fille. Une fille disparue depuis samedi. Elle avait quitté seule le *Fuego*, une péniche night-club, vers trois heures du matin et depuis, plus rien. Avec Martin, ils avaient ausculté le parking, repéré une trace de pneu et partagé la même vision. Au lieu d'emprunter la rampe de sortie, une voiture file droit dans la Seine. Les éraflures sur le quai Panhard-et-Levassor leur avaient indiqué où plonger.

Charly tâta la surface d'un enjoliveur, celle d'un pneu, la perfection lisse d'une carrosserie. Il tira sur la corde pour prévenir Martin, ouvrit la portière, palpa les sièges avant et se glissa dans l'habitacle. Le flottement d'un vêtement, une chevelure ondulante, un torse rigide. Agenouillée sur la banquette arrière, la morte avait les mains plaquées sur le pare-brise du fond. Réflexe de survie, et de panique. Quand le véhicule sombre, la pression empêche de débloquer une issue, peu de gens pensent à laisser l'eau s'engouffrer pour pouvoir ouvrir une portière.

Du bout des doigts, il lut le visage. Nez fin, bouche pleine, menton délicat, le boulot de la mort n'en était qu'à son début. Il s'entendit répondre aux questions de Louis, la fois où le gamin lui avait demandé à quoi ressemblaient les noyés. « Le fleuve leur prend leur identité. Tu remontes des masques blancs, sans lèvres, sans yeux. Restent des plaques de cheveux, des morceaux de peau. Ou alors ils sont devenus des baudruches, qui n'ont plus rien d'humain. »

Le même Louis comprenait mal qu'on se blinde au fil du temps. Et pourtant, ce n'était pas si étrange. À certaines périodes, il n'y avait pas de mort à repêcher pendant des semaines. D'autres fois, on en sortait trois dans la même journée, surtout après les fêtes ou les vacances, quand le taux des suicides s'affolait. Ces moissons noires, un plongeur les vivait comme n'importe quelle journée. Finalement, on ne portait que la cicatrice de la première fois. À dix-neuf ans, le premier cadavre, on se douche plusieurs fois, parce qu'on croit sentir l'odeur, partout sur soi. Mais le lendemain, c'est fini, on

replonge. La compassion est là, mais roulée en soi. On y pense quelquefois pour se dire qu'on n'est pas devenu une bûche.

Il saisit la taille, tira, elle vint à lui sans difficultés. C'était si différent du cadavre précédent, cette femme restée des mois sous l'eau, coincée entre la banquette et le toit de sa voiture. Il avait fallu appeler Martin à la rescousse et ils s'étaient escrimés comme des fous. Le corps était rigide mais complètement pourri. Leurs mains gantées s'étaient enfoncées dans les chairs.

Il tira sur la corde jusqu'à ce qu'il se sente remonter avec le corps. La lumière acide du printemps l'enveloppa dans sa violence. Martin l'aida à hisser la noyée dans le Zodiac. Bras tendus vers le ciel, elle suppliait un dieu invisible. Sa peau avait la couleur d'un linge sale, ses cheveux en paquets cachaient sa figure, sa jupe et son chemisier avaient dû être blancs. La vase les avait souillés.

Martin demandait une grue par radio. Charly jeta son matériel dans le Zodiac, se hissa à bord. Ils déposèrent le corps sur le quai, dans l'ombre du *Fuego*. On avait oublié d'éteindre les guirlandes électriques de la péniche et leurs clignotements paraissaient aussi déplacés qu'un feu d'artifice à un enterrement. Les patrons de la péniche et les collègues du 13^e s'approchèrent. Le capitaine Schmitt avait la tête de circonstance, celle du gars qui n'a pas fermé l'œil de la nuit mais s'en fiche parce qu'il flaire l'enquête goûteuse. Les gars du night-club avaient l'habitude des nuits blanches mais moins celle de voir leurs clientes se terminer dans la Seine. Ils affichaient des gueules de croque-morts. Mais de croque-morts attentifs. Le plus jeune avait déjà l'air de se demander comment faire redémarrer le business après un tel pépin.

Une troupe de badauds s'était formée, le capitaine Schmitt leur demanda de s'éloigner. La plupart obéirent. Deux trois têtus firent les malins. Au moins, chacun se taisait. Il n'y avait plus que le bourdonnement du trafic, le brassage des vagues, le cri de quelques mouettes. Charly commença à recouvrir la fille d'une bâche. Une sensation le fit s'arrêter aux épaules, lui vint l'envie d'écarter les cheveux.

La cicatrice sur la joue. Les boucles claires devenues serpents gris. Ses yeux.

- Eh oh ! Charly ! Ça va, vieux ?

La voix de Martin. Les vagues jaunes. Les nuages. Les guirlandes du *Fuego*. Tout s'agitait autour du brigadier Charly Borel.

- Qu'est-ce qui se passe ? demanda un des patrons du *Fuego*, et peut-être bien au capitaine Schmitt. Il a l'air mal en point, votre plongeur.

- Vous reconnaissez votre cliente ? demanda le capitaine Schmitt d'une voix de coupe-coupe.

- Pas facile comme question. En tout cas, je reconnais la cicatrice sur sa figure.

Charly entendait tous ces gens mais leurs voix miroitaient à la surface. Le visage d'Agathe le tirait vers le fond.